

REGITRE DES FORGES D'HENNEBONT

Ecrire à propos d'un registre : quel registre employer ?

Pas celui-là, en tout cas, même s'il reste des pages blanches.

J'écrirai à propos du registre, pas sur le registre.

Nuance de taille – mais pas de la taille du registre : immense registre.

A l'Ecomusée des Forges d'Hennebont je demande à voir le registre du personnel et Virginie pliée en deux par son poids me l'apporte. Lourd, haut, large, épais. Un registre à la mesure de celles et ceux dont les noms, prénoms, âges et qualités à l'usine sont couchés là. Des milles et des cents : foule des ouvriers, hommes et femmes, venus de la terre ou du bord de l'eau au fer. Au moins autant de noms que de casquettes sur la belle photo du meeting de 1938, place du marché à Lochrist : un nom par casquette ?

Poids du registre : au jugé : 20 kg ? pas de balance pour vérifier. Je tente de le soulever mais une fois posé sur la table plus moyen de l'embrasser. Le registre résiste. Trop grand, trop lourd. Son poids c'est le métal qui renforce la reliure, les bords des plats et tout le dos, c'est le carton fort des plats couverts d'une toile épaisse et brute, c'est le papier, épais comme cartonné, multiplié par le nombre de pages, multiplié par la hauteur, multiplié par la largeur. Calculer la densité du registre.

Il a fallu le trouver, l'arbre qui a su se faire assez bonne pâte pour produire un papier de cette force - séquoïa, okoumé, cèdre, chêne ? ou l'inventer : arbre de Vulcain ou arbre aux forgerons. Rien à voir avec le bois dont on fait des flûtes.

Registre commandé à la maison Guéneux Frères, 2 quai Penhièvre, Nantes, et expédié à Lochrist où il arrive par voie d'eau en finissant par remonter le cours du Blavet, ou par le chemin de fer. Rails posés jusqu'aux Forges, pour la circulation de matières premières, dans un sens, produits finis dans l'autre. Registre soigneusement emballé, colis à manier avec précautions (même s'il ne risque pas d'être écorné avec ses ferronneries d'angles). Plus d'un qui l'a soulevé, manipulé, empilé ou rangé, surpris par le poids du colis, s'est demandé ce qu'il pouvait bien contenir. Si c'était du plomb.

Un registre pareil fait la fierté et l'honneur du métier de Guéneux Frères, fabrique de registres - copies de lettres – imprimerie – papeterie – lithographie – fournitures de bureaux – presses à copier – fabrique de sacs – papiers d'emballages. La grande étiquette collée sur la face interne de la couverture précise que ce modèle porte la référence 8.921 et *Il suffit d'indiquer ce N° pour avoir un Registre semblable*. Mais on peut l'oublier, le numéro, Guéneux Frères n'honore plus les commandes. L'imprimerie de registres a été rayée de celui du commerce.

Grande émotion au bureau de la main d'œuvre quand le registre attendu arrive enfin. On ouvre la caisse, clous qui sautent, et c'est à qui l'étrenera. Très vite il apparaît que le registre exige qu'on écrive debout et ce n'est pas qu'une question de respect. Il déborde du comptoir du bureau d'embauche comme de toutes les tables. En conséquence, passer commande d'un pupitre solide, en bois massif, à la hauteur - dans tous les sens du terme - du registre. On aurait dû y penser plus tôt. Posé sur le meuble adéquat, le registre, pas transportable pour un oui pour un nom, n'en bougera plus.

La tâche d'écrire les noms des embauchés passera par cinq ou six mains successives. Mains plus ou moins nerveuses. Tracés des lettres qui esquissent des caractères sans qu'il soit besoin d'être graphologue pour s'en faire une idée. Ecritures droites ou

penchées, rondes ou anguleuses, plus ou moins appuyées. Mains prolongées de lustrines de feutres ?

Seul le premier scripteur ou la première scriptrice use de deux encriers, encre noire, encre rouge ; la rouge pour inscrire, en dessous du nom, même colonne, l'affectation de l'ouvrier ou de l'ouvrière. Tout le reste s'écrit à l'encre noire. Quelques très rares mentions complémentaires au crayon noir, et plus tardives, quand le registre est devenu archive, au bic bleu.

J'entreprends de recopier systématiquement tous les noms de femmes couchés sur le fort papier du registre et j'éprouve le rude exercice d'écriture qu'a été sa tenue. A chaque fois que je tourne une page, obligée de me lever de ma chaise ou de me coucher sur ma table pour atteindre les lignes de son tiers supérieur. Et je me tords le cou si, fatiguée de cette gymnastique, je fais pivoter le registre perpendiculairement à mon plan de travail. Il dépasse alors de ma table pas assez large pour lui.

Mon registre personnel : un tableau Excel à l'image des pages et colonnes de celui que je recopie portant comme intitulés imprimés en haut de chaque page N° - NOMS & PRENOMS - DATE DE NAISSANCE - DATE DE L'ENTREE – DATE DE LA SORTIE – MOTIFS DE LA SORTIE et Observations. A bien y réfléchir, il en manque trois, qui permettraient de séparer les prénoms des noms, les lieux de naissances des dates, et d'isoler les affectations portées dans la colonne des NOMS & PRENOMS sur la ligne du dessous.

Mon tableau compte huit colonnes - je crée les trois manquantes mais renonce à celle des N°, pas toujours présents ni dans l'ordre quand ils existent (logique qui m'échappe) – et, au bout du registre et au soir de mon troisième jour, 653 lignes. 653 fois recopiés les NOMS & PRENOMS - DATE DE NAISSANCE - DATE DE L'ENTREE. Les DATE DE LA SORTIE et les MOTIFS DE LA SORTIE et Observations échappent souvent au registre, je les copie quand ils existent.

Subtilité du prédécoupage alphabétique des pages. Non seulement les 26 lettres de l'alphabet correspondent chacune à un cran sur la tranche (comme ces petits répertoires, aides-mémoires pour nos premiers mots de vocabulaire anglais en 6^e, espagnol ou allemand en 4^e, grossièrement triés à la première lettre), mais chaque lettre est elle-même subdivisée ; les consonnes par chaque voyelle qui peut les suivre et les voyelles par les consonnes qu'elles appellent éventuellement en deuxième lettre. Chaque combinaison possible de deux lettres initiales d'un nom dispose de son petit paquet de pages.

Guéneux Frères s'y connaît à couper les cheveux et les pages en quatre mais l'anthroponymie bretonne ne lui facilite pas la tâche : trop de noms commençant par *Ke...*, par exemple, et c'est un jeu de pistes pour traquer leur suite, réfugiée plus loin sur une page trop généreusement comptée pour accueillir des *Kl...* La réserve de pages vierges (que je n'ai pas le temps de compter) du registre tombe très bien.

Et encore heureux qu'au Bureau de la main d'oeuvre, ils aient décidé de rejeter des *Le* entre parenthèses après le deuxième élément du nom, sans quoi les trois-quarts du registre se laissaient dévorer par la lettre *L*, subdivision *Le*. Je n'ose même pas penser dans quel état seraient ces pages de *Le...* manipulées sans arrêt pour l'ajout de nouvelles et nouveaux venus.

Les rubriques les plus courues, comme celles des *Gu...* ou des *Ke...*, souffrent déjà bien assez en dépit du subterfuge consistant à éparpiller les *Le...* Déchirures de bords de pages raccommodées comme on peut. Rapiécages d'avant l'invention du scotch : on y pallie grâce au papier gommé récupéré des bordures de pages de timbres. Petits morceaux disposés en travers de la déchirure à la façon d'agrafes ou de points de sutures sur lesquels on réécrit ce que masque l'opacité du papier adhésif de fortune.

Les rares ratures sont franches sans être pour autant rageuses. Par exemple ces trois traits tirés consciencieusement à la règle, le plat de la plume bien appuyé, superposés sur toute une ligne qui anéantissent le N° 4570 (et ses NOMS & PRENOMS - DATE DE

NAISSANCE - DATE DE L'ENTREE – DATE DE LA SORTIE – MOTIFS DE LA SORTIE et Observations). Ne subsiste aucun doute, cet ouvrier n'a rien à faire là.

Je recopie 653 noms de femmes et toutes les choses que je sais d'elles grâce au registre. Sans une seule fois buter sur ces Claude, Dominique ou Camille qui m'auraient plongée dans un abîme de perplexité. Absence de prénoms mixtes, ambigus quand il s'agit de compter les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, que je trouve remarquable pour avoir travaillé sur de nombreuses listes qui en fourmillaient.

Dans la foule des ouvrières je repère huit *employées* seulement, dont cinq s'affairent précisément au bureau de la main d'œuvre. Lina C., Reine Le P., les deux Marcelle, P. et P., et Anne-Marie Le S. ont pu, à tour de rôle, tenir la plume qui écrit les noms des collègues sur le registre. Je remarque que, de toutes les femmes présentes, seules deux employées sont distinguées par la civilité *Mlle* précédant leur nom : aucune des ouvrières n'y a droit.

Combien d'hommes présents dans le registre ? Si, en moyenne par feuille de 26 noms je rencontre deux ou trois femmes, je me risque à supposer que celles-ci représentent de l'ordre de 10 % de l'effectif total des Forges ; c'est à dire qu'au moins 6000 noms masculins seraient consignés sur ses pages.

Les noms de toutes et tous, je les reconnais. Je lis les même partout en circulant dans Inzinzac-Lochrist et Hennebont : sur les boîtes aux lettres, sur les plaques de professions libérales, sur les enseignes des commerçants et artisans, sur les tombes des cimetières (je suis allée voir). Et, si je revenais le jour de la rentrée scolaire, je les lirais encore, déchiffrés par les arrières-petits-enfants de celles et ceux du registre, sur les listes d'élèves placardées sur le mur de l'école primaire publique « La Forgerine » (comme par hasard).

Et puis il y a des noms qui parlent à mes propres souvenirs. Noms d'ici fréquentés ailleurs il y a longtemps : deux noms qui figuraient sur les boîtes aux lettres de l'immeuble d'enfance, Cité de la Plaine, peuplé de famille de travailleurs de la Régie

Renault. Familles R. du rez-de-chaussée et B. du 1^{er} étage que j’évoque dans *Atelier 62*. Sans oublier le nom de mes cousins de Vélizy dont le père travaillait aussi à Billancourt. Grande famille de forgerons tissée par leurs noms semblables, d’une usine à l’autre, d’une génération à l’autre, des bords du Blavet à ceux de la Seine, de Locastel à l’île Seguin, de Lochrist à Billancourt.

Souvent deux noms inscrits pour les femmes. Ouvrières qui, quand elles s’embauchent aux Forges, sont déjà *épouse de...* ou *femme de...* (abrégées en *ép. de*, *fme de*, ou *née* suivie du patronyme) mais bien plus souvent *veuve de...* (*vve de*), celles-ci poussées à l’usine par la plus impérieuse des nécessités. Une fois seulement la plume, tenue avec des pincettes, trace la mention *divorcée de...* : comme on a dû la regarder de travers celle-là.

Le registre grouille de familles entières déployées de toutes leurs branches et alliances. Tellement de noms répétés que mon tableau Excel sait vite les écrire tout seul. Noms des femmes identiques à ceux des hommes, une ligne au dessus, une lignes au dessous. Femmes qui sont mères, filles, sœurs, belles-sœurs, belles-mères, belles-filles, tantes, nièces, sans oublier cousines germaines et de tous les degrés, les unes des autres et des hommes qui s’activent à leurs côtés. Tablées des banquets de famille qu’on imagine, mariages et communions : toutes et tous des Forges. Autour des tombes ouvertes au cimetière : pareillement.

Mêmes noms de familles que ne départagent pas les prénoms. Si nombreux Joseph, Joseph-Marie, Pierre-Marie, Louis-Marie et autres Jean-Marie, Joachim, Julien ou Mathurin qu’ils s’inventent des surnoms pour ne pas se confondre. Comme, de leur côté, les Marie tout court, les Marie-Anne, Marie-Josèphe, Marie-Louise ou les Jeanne, Jeanne-Marie et encore les Françoise. Tous prénoms conjugués de Guégan, Guyonvarch, Jégouzo, Kernin, La Floch, Le Gal, Le Garrec, Le Goff, Maho, Rouzic... dans toutes les combinaisons possibles.

Ne pas trop compter non plus sur les lieux de naissance pour trier son monde : les seules trois communes d’Hennebont, Inzinzac et Languidic ont vu naître plus de la moitié des ouvrières, et c’est d’un mouchoir de poche qu’elles viennent toutes, une fois

ajoutés sur la carte Bubry, Cléguer, Lanvaudan, Inguiniel, Penquesten, Kervignac, Plouay et Quistinic.

Il n'y a que les misères de la Grande Guerre pour en amener une poignée de bien plus loin, du Pas-du-Calais ou du Nord. Des arrivées groupées, couples, fratries, cousinages. Mais que des hommes pour venir de pays lointains, bien plus au Sud, de Grèce, d'Égypte, d'Algérie, du Maroc, ou d'Italie. La seule femme qui a franchi une frontière, arrive de Belgique et celles qui ont passé la Loire se comptent sur les doigts d'une seule main.

Terrible année 1917 : plus de 120 noms s'ajoutent à la liste des femmes. Le plus gros bataillon jamais recruté en une année même pas bissextile, juste sauvagement guerrière. Inscrites par cinq ou six ensemble certains jours du printemps et de l'automne. Six qui viennent toutes d'Hennebont, Cléguer ou Penquesten le 28 avril et encore cinq le 12 novembre, de Languidic et d'Inzinac mais aussi de Bully – précision notée Pas-de-Calais – et de Neuville-Saint-Rémy – dans le Nord. Les hommes sont partis ; après guerre on embauchera leurs veuves.

Je recopie les 653 noms des femmes des Forges et tout ce qui les concerne et puis j'interroge mon fichier Excel. Je trie, je filtre, je classe, je calcule, je cherche à les connaître mieux. Leur doyenne, c'est Anne R., née le 3 mai 1839 à Inzinac, embauchée à l'étamerie en avril 1872, elle va sur ses 33 ans, n'est dite ni épouse ni veuve de quiconque, et sera mentionnée « partie volontairement » sans qu'on connaisse la date de son départ – cas fréquent. La benjamine du registre, Marie C. , née quelques mois avant que l'orage éclate, le 13 février 1914 à Penquesten, embauchée à la fonderie à 19 ans, sans qu'on lui connaisse d'homme non plus. Présente du 4 septembre 1933 au 16 novembre 1937, jour qu'elle a cessé note l'employée du bureau de la main d'œuvre.

Ce qu'on écrit quand elles s'en vont, le plus souvent des mentions sobres comme *a cessé, a cessé de travailler, partie, partie volontairement* . Précision qui surprend et n'est pas si rare *partie sans se faire régler* et je vois d'ici le coup de tête qui fait tout

laisser en plan sans même réclamer son dû. Parfois des choses plus graves, malheureuse *licenciée* ou *renvoyée*. Une seule fois on saura pourquoi : *pour ivresse*. Pire encore *décédée*.

Un certain nombre d'ouvrières vont et viennent, embauchées, parties, réembauchées, parties à nouveau. Quand je trie le fichier par dates de naissances, je n'ai plus de doutes, certaines ouvrières font l'objet d'inscriptions multiples, en plus de celles pour qui la chose est spécifiée en simple « observation ». 653 noms mais un peu moins de femmes finalement.

Quitter le fer blanc pour les langes. Les enfants qu'elles s'en vont mettre au monde et nourrir un temps : autant d'inscriptions à venir sur le registre dans quoi, une quinzaine d'années ? Toujours les mêmes noms, poussés une génération plus loin.

Marie-Jeanne L. et Marie-Louise Le G. sont de parfaites conscrites : nées toutes les deux le 19 mars 1888, Marie-Jeanne à Penquesten et Marie-Louise à Languidic. J'en conclus un peu vite qu'elles fêtaient ensemble leurs anniversaires aux Forges, mais Marie-Louise y est entrée en 1905, 17 ans, une jeunesse, et Marie-Jeanne à 32 ans, en 1920. Elles ne s'y sont peut-être pas même croisées (leurs dates de départ ne sont pas consignées). Quinze ans d'écart entre leurs embauches. Je me demande ce qu'en a fait Marie-Jeanne et ce qui différencie ces deux vies commencées le même jour.

Je lis les affectations des ouvrières et j'entends les contremaîtres lançant à celles qui regardent leurs sabots, un peu penaudes de se trouver là, aux Forges, à quémander l'embauche

toi tu iras à l'étamerie

toi au magasin,

toi au dressage

toi au fer blanc

toi à la fonderie

toi à la galvanisation

toi au hall de tours
toi à l’atelier
toi au décochage
toi à l’aciérie.
toi tu seras paquetteuse
toi noyauteuse
toi porteuse de fer
toi décolleuse
toi pontonnière

et toi, pauvre fille qui ne m’a pas l’air bien solide sur tes jambes, qu’est-ce que tu veux
que je fasse de toi ?

Toi tu trieras les escarbilles.

Martine Sonnet, mai 2011.

Texte écrit dans le cadre d’une résidence à Hennebont, avec le soutien de l’EPLEA horticole de St-Jean-Brévelay-Hennebont. Projet soutenu financièrement par la DRAC Bretagne – Ministère de la Culture ; le Conseil Régional – projets KARTA ; le Service culturel de la ville d’Hennebont.